

Marie-Claire Blais, Julie Héту, Thomas O. St-Pierre

André Brochu

Numéro 157, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73528ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2015). Compte rendu de [Marie-Claire Blais, Julie Héту, Thomas O. St-Pierre]. *Lettres québécoises*, (157), 20–21.

☆☆☆ ½

MARIE-CLAIRE BLAIS

Aux jardins des acacias

Montréal, Boréal, 2014, 224 p., 25,95 \$.

Un romanesque sans limites

Même si la page couverture n'en fait pas mention, le dernier livre de Marie-Claire Blais s'inscrit dans un cycle. Ce dernier, inauguré par *Soifs*, devait d'abord constituer un triptyque. Il compte maintenant sept titres.

Dans *Aux jardins des acacias*, suivant la formule mise en œuvre, des cellules narratives récurrentes mettent chacune en scène un personnage principal puis d'autres, liés à lui. Ces cellules sont en nombre limité mais elles reviennent, assurant ainsi la continuité de la narration.

Micro-récits

Dans le texte qui nous occupe, les premières pages présentent Petites Cendres, jeune travesti poursuivi par un vieux client qui lui reproche de l'avoir contaminé. Plusieurs figures gravitent autour de lui. Il y a Yinn (désigné au masculin à la p. 13 et au féminin plus loin), le médecin Dieudonné, Geisha, Mabel, Alan, Robbie, Angel... Les évocations de personnes, de lieux et d'actions sont graphiquement liées par la seule virgule, et voilà qu'un point permet de passer à une deuxième cellule (ou micro-récit) mettant en scène Fleur, jeune musicien prodige condamné à jouer sa musique dans la rue; Wrath, l'ancien prêtre pédophile au physique de colosse; des figures secondaires comme Su et Kim, et d'autres, présentes dans la cellule précédente (Robbie, Yinn, Geisha et même Petites Cendres). Les micro-récits communiquent donc entre eux tout en gardant leur autonomie.

Les personnages peuvent se retrouver dans plusieurs cellules, mais ils le font généralement en queue de narration, à moins que la cellule dont ils sont le pivot soit réactivée, ce qui arrive périodiquement. Notons aussi que les mêmes personnages peuvent apparaître dans plusieurs des romans du cycle, de sorte qu'il faudrait avoir lu l'ensemble pour comprendre tout à fait ce que nous offre un livre récent. Cela, sans doute, confère beaucoup d'unité à l'univers narratif, mais rend l'exercice de lecture problématique, sinon presque impossible.

Une île, reflet du monde

La formule adoptée fait que chaque roman répète un peu les autres et que les personnages, malgré leurs traits distinctifs, se dissolvent dans une absence d'intrigue générale. À travers eux, en qui le bien et le mal se côtoient ainsi que tous les aspects contradictoires du vécu, c'est le monde qui se manifeste dans sa totale complexité. Sans doute, des réalités individuelles sont-elles montées en épingle, comme ces « Jardins des acacias » qui offrent un abri aux naufragés de l'existence (dont Petites Cendres et bien d'autres). De nombreux personnages sont également en vedette, comme ceux que j'ai nommés plus haut et d'autres, bien caractérisés: Adrien, Daniel, Lucia, Angel, Bryan...; surtout des écrivains et des artistes, des pauvres ou des malades, des drogués, des défavorisés de l'existence, habitants de cette île du golfe du Mexique où semble s'être constitué un échantillon complet de l'humanité souffrante.



MARIE-CLAIRE BLAIS



L'auteure excelle certes à évoquer tous ces destins tantôt attachants, tantôt terribles, mais on peut se demander où mène cette prospection sans fin d'une humanité marginale.

☆☆☆

JULIE HÉTU

Mot

Montréal, Triptyque, 2014, 208 p., 22 \$.

La mort est un enfant

Le roman québécois situe de plus en plus son action dans un ailleurs: par exemple l'URSS (Perrine Leblanc), le Moyen-Orient (Larry Tremblay) ou, encore, le Liban et l'Espagne (Julie Héту).

Le deuxième roman de Julie Héту, qui comporte de sombres enchantements, nous transporte d'abord dans un pays où la guerre civile fait rage et détermine l'exécution du père de la narratrice. Cybèle doit s'exiler en Espagne et elle s'éprend de Luis, avec qui elle a deux enfants: Elmihra et Mot. Un grave incident sépare Cybèle de son mari, et la jeune femme retourne au Liban où elle est emprisonnée pendant de nombreuses années. Elmihra, à quinze ans, manifeste un grand talent de « torerita », mais voilà qu'elle meurt, encornée par un taureau.

« Mot »

Après la disparition de sa sœur, Mot, qui est tout jeune (douze ans), abat son père qu'il déteste et il est jeté en prison. Cybèle retrouve finalement sa trace et échange avec lui quelques lettres. Ils seront réunis dans une arène en présence d'un taureau semblable à celui qui a tué Elmihra, et Mot poignardera sa mère, puis le taureau. Ces actes de grande violence ne seront pas les seuls, mais des liens d'affection se manifesteront aussi, notamment entre les frères et les amis. La mort reste le thème majeur et, d'une certaine façon, elle donne son nom au personnage éponyme. « Mot », en effet, qui est le prénom de l'enfant criminel, est le dieu de la mort, voire la mort tout court, dans la Syrie antique (exergue, p. 9).

Qu'un être si jeune manifeste une telle haine pour ses parents a certainement de quoi nous étonner. Une évocation poussée de ses pulsions et de ses sentiments rendrait ses actes plausibles. Or, même s'il



JULIE HÉTU

occupe à lui seul l'espace du titre, *Mot* est fort peu présent dans la narration. Sa mère Cybèle, sa sœur Elmihra, d'autres encore ont, comme personnages, beaucoup plus de consistance que lui. Peut-être

Mot peut-il ainsi se rapprocher de cette mort silencieuse qu'il incarnerait symboliquement, à la façon d'un seul petit... mot.

Réalisme et symbolisme

Quant à Cybèle, qui disparaît pendant plusieurs années de la vie de ses proches et ne les retrouve qu'à la fin du récit, son absence, dont les raisons ne sont révélées que tardivement, a des allures de maladresse narrative. Le tissu réaliste est comme déchiré au profit d'une logique symbolique, qui enveloppe une tauromachie très présente, objet de vénération de plusieurs personnages, et se matérialise dans ces trois grains d'or venus du Liban, porte-bonheur représentant la mémoire, la mort et le sacrifice. De telles élucubrations, non dépourvues d'intérêt, permettent d'oublier les lacunes du réalisme, par exemple le fait que de jeunes enfants tiennent des discours ou affichent des comportements très au-dessus de leur âge. À douze ans, *Mot* fait état d'une surprenante passion pour le peintre Seurat... Gabriel, six ans, s'exclame : « À l'école on dit que, dans les arènes, les matadors sont des barbares qui tuent les toros (*sic*) et les font souffrir pour divertir d'autres sadiques. » (p. 165) Qui, à cet âge, peut ainsi stigmatiser les « sadiques » ?



THOMAS O. ST-PIERRE

Même ceux qui s'appellent Marcel

Montréal, Leméac, 2014, 296 p., 26,95 \$.

Différent des autres et pareil à eux

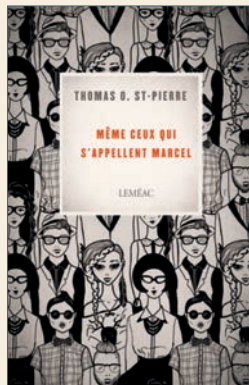
Le titre du roman, un peu abscons, trouve son explication dans un passage où quelqu'un représente à Marcel, le narrateur, que la vie d'adulte est le lot de tous, que personne n'y échappe, « même ceux qui s'appellent Marcel » (p. 141).

On peut donc penser que le jeune homme de vingt-six ans qui tient la plume vit difficilement le passage à la maturité, qu'il refuse autant que possible.

L'excès du moi

Dans un article éclairant intitulé « Les grandes explorations. Portrait de la relève littéraire au Québec » (*L'Inconvénient*, printemps 2014, N° 56, p. 28), Mathieu Bélisle affirme que l'autofiction est en voie de disparition dans notre littérature, et il a sans doute raison. Toutefois, le roman de Thomas O. St-Pierre semble contredire ce jugement. Le « Je » y occupe une place démesurée. Mais justement, l'excès du moi est tel, dans cette narration, que l'autofiction disparaît en quelque sorte au profit d'un jeu où, comme le suggère le titre, Marcel n'est pas un individu unique mais une classe : « ceux qui s'appellent Marcel ».

Et les personnages qui l'entourent, en particulier deux femmes nommées Sophie et Laurence, malgré leurs caractères distinctifs, ne sont pas vraiment des personnalités bien enracinées dans la fiction. Leur histoire propre n'a rien de très élaboré et ne cherche guère à convaincre. Elles sont de pâles reflets d'humanité plus que des êtres de chair et d'âme. Marcel est très attaché à Sophie, qui ne se prive pas de le tromper avec un dénommé Tristan, mais il ne la courtise pas charnellement et rejette l'idée de l'épouser. Quant à Laurence, il lui fait volontiers l'amour mais ne semble pas l'aimer vraiment. Les rela-



THOMAS O. ST-PIERRE

tions avec ces deux femmes sont essentiellement complexes, tout en étant dénuées de profondeur.

Marcel par lui-même

Marcel, qui exerce le métier de cuisinier tout en envisageant de suivre des cours en économie à l'université, a par ailleurs de bons amis qu'il voit de temps en temps, Mathieu, Simon et Monocle, entre autres. On ne le voit pas pratiquer son métier, et ses liens avec ses camarades sont intermittents. C'est à Mathieu qu'il découvre le plus son intimité, par exemple son refus de la vie adulte, et qu'il commente son activité d'écriture :

Ça ressemble à n'importe quel journal intime : un type un peu pénible et déprimé, de mauvaise foi et vraiment égocentrique, qui se plaint que les autres l'ont mal compris et qu'ils ne l'aiment pas à sa juste mesure, wah, wah, wah. Un genre de vomi gênant qui soulage même pas. (p. 284)

Mais là encore, la réalité manque de netteté. Tantôt Marcel se trouve intelligent et beau, tantôt son égoïsme le précipite dans la panique et l'écoeurement. Quoi qu'il en soit, sa vie est faite d'événements minables, telle cette soirée chez Tristan où il se saoule et devient insupportable. Un tel épisode occupe le tiers du roman et constitue son point marquant. Ce genre de narration minimum, où le joul et le français escortent le français, confère au livre son mérite ambigu, fait d'un faste d'écriture et d'un grand flou narratif.